

BOUALEM SANSAL

# 2084

La fin du monde

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

LE SERMENT DES BARBARES, roman, 1999. Prix du Premier roman 1999. Prix Tropiques (Agence française de développement) 1999 (« Folio » n° 3507).

L'ENFANT FOU DE L'ARBRE CREUX, roman, 2000. Prix Michel-Dard 2001 (« Folio » n° 3641).

DIS-MOI LE PARADIS, roman, 2003.

HARRAGA, roman, 2005 (« Folio » n° 4498).

POSTE RESTANTE : ALGER, Lettre de colère et d'espoir à mes compatriotes, 2006 (« Folio » n° 4702).

PETIT ÉLOGE DE LA MÉMOIRE, quatre mille et une années de nostalgies, 2007 (« Folio 2 € » n° 4486).

LE VILLAGE DE L'ALLEMAND ou le journal des frères Schiller, roman, 2008. Grand Prix RTL-Lire 2008, Grand Prix SGDL du roman 2008 (« Folio » n° 4950).

RUE DARWIN, roman, 2011. Prix du Roman arabe 2012 (« Folio » n° 5555).

GOUVERNER AU NOM D'ALLAH. Islamisation et soif de pouvoir dans le monde arabe, 2013.

BOUALEM SANSAL

2084

LA FIN DU MONDE

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard*, 2015.

La religion fait peut-être aimer Dieu mais rien n'est plus fort qu'elle pour faire détester l'homme et haïr l'humanité.



## AVERTISSEMENT

*Le lecteur se gardera de penser que cette histoire est vraie ou qu'elle emprunte à une quelconque réalité connue. Non, véritablement, tout est inventé, les personnages, les faits et le reste, et la preuve en est que le récit se déroule dans un futur lointain dans un univers lointain qui ne ressemble en rien au nôtre.*

*C'est une œuvre de pure invention, le monde de Bigaye que je décris dans ces pages n'existe pas et n'a aucune raison d'exister à l'avenir, tout comme le monde de Big Brother imaginé par maître Orwell, et si merveilleusement conté dans son livre blanc 1984, n'existait pas en son temps, n'existe pas dans le nôtre et n'a réellement aucune raison d'exister dans le futur. Dormez tranquilles, bonnes gens, tout est parfaitement faux et le reste est sous contrôle.*



## LIVRE 1

*Dans lequel Ati rejoint Qodsabad, sa ville, et capitale de l'Abistan, après deux longues années d'absence, l'une passée dans le sanatorium du Sîn dans la montagne de l'Ouâ et l'autre à crapahuter sur les routes, d'une caravane à l'autre. En chemin, il fera la connaissance de Nas, un enquêteur de la puissante administration des Archives, des Livres sacrés et des Mémoires saintes, qui rentre d'une mission dans un site archéologique nouveau, datant d'avant le Char, la Grande Guerre sainte, dont la découverte a soulevé une étrange agitation au sein de l'Appareil et, croit-on, au cœur même de la Juste Fraternité.*



Ati avait perdu le sommeil. L'angoisse le saisissait de plus en plus tôt, à l'extinction des feux et avant même, lorsque le crépuscule déployait son voile blafard et que les malades, fatigués de leur longue journée d'errance, de chambrées en couloirs et de couloirs en terrasses, commençaient à regagner leurs lits en traînant les pieds, en se lançant de pauvres vœux de bonheur pour la traversée nocturne. Certains ne seraient pas là demain. Yölah est grand et juste, il donne et reprend à son gré.

Puis la nuit arrivait, elle tombait si vite dans la montagne qu'elle désarçonnait. Tout aussi abruptement, le froid se faisait ardent et vaporisait l'haleine. Dehors, le vent rôdait sans répit, prêt à tout.

Les bruits familiers du sanatorium l'apaisaient un peu, même s'ils disaient la souffrance humaine et ses alarmes assourdissantes ou les manifestations honteuses de la mécanique humaine, mais ils n'arrivaient pas à couvrir le borbo-rygme fantomatique de la montagne : un lointain écho qu'il imaginait plus qu'il ne l'entendait, venant des profondeurs

de la terre, chargé de miasmes et de menaces. Et cette montagne de l'Ouâ aux confins de l'empire l'était, lugubre et oppressante, autant par son immensité et son aspect tourmenté que par les histoires qui couraient dans ses vallées et remontaient au sanatorium dans la foulée des pèlerins qui deux fois l'an traversaient la région du Sîn, faisant toujours un crochet par l'hôpital quêtant chaleur et pitance pour la route. Ils venaient de loin, des quatre coins du pays, à pied, déguenillés et fiévreux, dans des conditions souvent périlleuses; il y avait du merveilleux, du sordide et du criminel dans leurs récits sibyllins, d'autant plus troublants qu'ils les disaient à voix basse, s'interrompant au premier bruit pour loucher par-dessus leurs épaules. Comme tout un chacun, pèlerins et malades ne manquaient jamais d'être attentifs, dans la crainte d'être surpris par les surveillants, peut-être les terribles V, et dénoncés comme *makoufs*, propagandistes de la Grande Mécréance, secte mille fois honnie. Ati aimait le contact de ces voyageurs au long cours, le recherchait, ils avaient amassé tant d'histoires et de découvertes au cours de leurs pérégrinations. Le pays était si vaste et si totalement inconnu qu'on aurait voulu se perdre dans ses mystères.

Les pèlerins étaient les seules personnes autorisées à y circuler, non pas librement mais selon des calendriers précis, par des chemins balisés qu'ils ne pouvaient quitter, jalonnés de haltes plantées au milieu de nulle part, des plateaux arides, des steppes sans fin, des fonds de canyons, des lieux-dits sans âme, où ils étaient comptés, divisés en groupes comme les armées en campagne qui bivouaquent autour de mille feux de camp dans l'attente d'un ordre de rassemblement et de départ. Les pauses duraient si longtemps parfois que les pénitents s'enracinaient dans d'immenses

bidonvilles et se comportaient comme des réfugiés oubliés, ne sachant plus trop ce qui la veille nourrissait leurs rêves. Dans le provisoire qui dure, il y a une leçon : l'important n'est plus le but mais la halte, fût-elle précaire, elle offre repos et sécurité, et ce faisant elle dit l'intelligence pratique de l'Appareil et l'affection du Délégué pour son peuple. Des soldats apathiques et des commissaires de la foi tourmentés et vifs comme des suricates se relayaient le long des routes, en des points névralgiques, pour regarder passer les pèlerins, avec l'idée de les surveiller. On ne sache pas qu'il y ait eu un jour une évasion ou une chasse à l'homme, les gens allaient leur chemin comme on leur disait, ne traînant les pieds que lorsque la fatigue les gagnait et commençait à éclaircir les rangs. Tout était bien réglé et finement filtré, il ne pouvait rien advenir hors la volonté expresse de l'Appareil.

On ne sait pas les raisons de ces restrictions. Elles sont anciennes. La vérité est que la question n'avait jamais effleuré un quelconque esprit, l'harmonie régnait depuis si longtemps qu'on ne se connaissait aucun motif d'inquiétude. La maladie et la mort elles-mêmes, qui passaient plus qu'à leur tour, étaient sans effet sur le moral des gens. Yölah est grand et Abi est son fidèle Délégué.

Le pèlerinage était le seul motif admis pour circuler dans le pays, excepté les nécessités administratives et commerciales pour lesquelles les agents disposaient d'un sauf-conduit devant être composté à chaque étape de la mission. Ces contrôles qui se répétaient à l'infini et mobilisaient des nuées de guichetiers et de poinçonneurs n'avaient pas davantage de raison d'être, ils étaient une survivance de

quelque époque oubliée. Le pays vivait des guerres récurrentes, spontanées et mystérieuses, cela était sûr, l'ennemi était partout, il pouvait surgir de l'est ou de l'ouest, tout autant que du nord ou du sud, on se méfiait, on ne savait à quoi il ressemblait ni ce qu'il voulait. On l'appelait l'Ennemi, avec un accent majuscule dans l'intonation, cela suffisait. On croit se souvenir qu'un jour il a été annoncé qu'il était mal de le nommer autrement et cela avait paru légitime et si évident, il n'y a sensément aucune raison de mettre un nom sur une chose que personne n'a jamais vue. L'Ennemi prit une dimension fabuleuse et épouvantable. Et un jour, sans qu'aucun signal ne fût donné, le mot Ennemi disparut du lexique. Avoir des ennemis est un constat de faiblesse, la victoire est totale ou n'est pas. On parlait de la Grande Mécréance, on parlait de *makoufs*, mot nouveau signifiant renégats invisibles et omniprésents. L'ennemi intérieur avait remplacé l'ennemi extérieur, ou l'inverse. Puis vint le temps des vampires et des incubes. Lors des grandes cérémonies, on évoquait un nom chargé de toutes les peurs, le Chitan. On disait aussi le Chitan et son assemblée. Certains y ont vu une autre façon de dire le Renégat et les siens, expression que les gens entendaient plutôt bien. Ce n'est pas tout, qui prononce le nom du Malin doit cracher à terre et réciter trois fois la formule consacrée : « Que Yölah le bannisse et le maudisse ! » Plus tard, après avoir surmonté d'autres empêchements, on donna enfin au Diable, le Malin, le Chitan, le Renégat, son vrai nom : Balis, et ses adeptes, les renégats, devinrent les balisiens. Les choses paraissaient du coup plus claires, mais tout de même on continua longtemps à se demander pourquoi toute cette éternité passée on avait usé de tant de faux noms.

La guerre fut longue, et plus que terrible. Ici et là, et à vrai dire partout (mais sans doute plusieurs malheurs sont-ils venus ajouter à la guerre, séismes et autres maels-tröms), on en voit les traces pieusement conservées, arrangées comme des installations d'artistes portés à la démesure solennellement offertes au public : des pâtés d'immeubles éventrés, des murs criblés, des quartiers entiers ensevelis sous les gravats, des carcasses éviscérées, des cratères gigantesques transformés en dépotoirs fumants ou marécages putrides, des amoncellements hallucinants de ferrailles tordues, déchirées, fondues, dans lesquelles on vient lire des signes et, en certains lieux, de vastes zones interdites, de plusieurs centaines de *kilosiccas* ou *chabirs* carrés, ceintes de palissades grossières aux lieux de passage, arrachées par endroits, des territoires nus, balayés par des vents glacés ou torrides, où il semble s'être produit des événements dépassant l'entendement, des morceaux de soleil tombés sur la planète, des magies noires qui auraient déclenché des feux infernaux, quoi d'autre, car tout, terre, rochers, ouvrages de main d'homme, est vitrifié en profondeur, et ce magma irisé émet un grésillement lancinant qui hérisse le poil, fait bourdonner les oreilles, affole le rythme cardiaque. Le phénomène attire les curieux, on se presse autour de ces miroirs géants et on s'amuse de voir ses poils se dresser comme à la parade, sa peau rougir et se boursoufler à vue d'œil, son nez saigner à grosses gouttes. Que les populations de ces régions, hommes et bêtes, connaissent des maladies inouïes, que leur progéniture arrive à la vie munie de toutes les difformités possibles et que cela n'ait pas rencontré d'explication n'a pas effrayé, on a continué à remercier Yölah pour ses bienfaits et à louer Abi pour son affectueuse intercession.

Plantés aux bons endroits, des panneaux d'information expliquaient qu'après la guerre, appelée le Char, la Grande Guerre sainte, les destructions s'étendaient à l'infini et que les morts, de nouveaux martyrs, se comptaient par centaines de millions. Des années durant, des décennies entières, tout le temps qu'a duré la guerre et longtemps après, des gaillards se sont employés à ramasser les cadavres, à les transbahuter, les empiler, les incinérer, les traiter à la chaux vive, les enfouir dans des tranchées sans fin, les entasser dans les entrailles de mines abandonnées, des grottes profondes refermées à la dynamite. Un décret d'Abi a rendu licites, pour le temps nécessaire, ces pratiques fort éloignées du rite funéraire du peuple des croyants. Ramasseur et incinérateur de cadavres ont longtemps été des métiers en vogue. Tout homme ayant du muscle et des reins solides pouvait s'y adonner, à plein temps ou à l'occasion, entre deux saisons, mais au final ne restèrent au front que les vrais costauds. Ils passaient de région en région avec leurs apprentis et leurs instruments de travail, la charrette à bras, des cordages, un palan, un fanal et, pour les mieux équipés, un animal de trait, prenaient une concession à leur mesure et se mettaient à l'ouvrage. L'image est demeurée dans la mémoire des anciens de ces colosses austères et placides cheminant dans le lointain, par les sentes et les cols, leur tablier de cuir épais battant leurs cuisses massives, tirant des carrioles lourdement chargées, suivis de leurs apprentis et parfois de leurs familles. L'odeur de leur profession les suivait, les précédait, s'incrustant partout, remugle éméttique de chair putréfiée, de graisse brûlée, de chaux vive effervescente, de terre polluée, de gaz obsédants. Au fil du temps, les gaillards ont disparu, le pays était assaini, ne

sont restés que quelques rares vieillards taciturnes et lents qui se louaient pauvrement aux alentours des hôpitaux, des hospices et des cimetières. Triste fin pour ces héroïques éboueurs de la mort.

L'Ennemi avait quant à lui tout bonnement disparu. Nulle trace ne fut jamais trouvée de son passage dans le pays, de sa misérable présence sur terre. La victoire sur lui fut « totale, définitive, irrévocable », selon l'enseignement officiel. Yölah avait tranché, à son peuple plus croyant que jamais il avait offert la suprématie, à lui promise depuis les origines. Une date s'était imposée, sans qu'on sache comment ni pourquoi, elle s'était incrustée dans les cerveaux et figurait sur les panneaux commémoratifs plantés près des vestiges : 2084. Avait-elle un lien avec la guerre ? Peut-être. Il n'était pas précisé si elle correspondait au début ou à la fin ou à un épisode particulier du conflit. Les gens avaient envisagé une chose puis une autre, plus subtile, en rapport avec la sainteté de leur vie. La numérologie devint un sport national, on additionna, on retrancha, on multiplia, on fit tout ce qu'il était possible de faire avec les nombres 2, 0, 8 et 4. Un temps fut retenue l'idée que 2084 était tout simplement l'année de naissance d'Abi, ou celle de son illumination par la lumière divine intervenue alors qu'il entrait dans sa cinquantième année d'âge. Le fait est que personne, déjà, ne doutait que Dieu lui offrait un rôle nouveau et unique dans l'histoire de l'humanité. C'est à cette époque que le pays qui n'avait d'autre nom que « le pays des croyants » s'est appelé Abistan, un fort joli nom, utilisé par les officiels, Honorables et Sectaires de la Juste Fraternité et agents de l'Appareil. Le bas peuple était resté sur la vieille appellation de « pays des croyants », et dans la conversation courante, oubliant risques et périls,

il allait au plus court, il disait « le pays », « la maison », « chez nous ». Le regard des peuples est ainsi, insouciant et réellement peu inventif, il ne voit pas au-delà de sa porte. On dirait qu'il s'agit d'une forme de politesse de leur part : l'ailleurs a ses maîtres, le regarder c'est violer une intimité, rompre un pacte. S'appeler Abistanais, Abistani au pluriel, avait un côté officiel stressant, qui disait les ennuis et les rappels à l'ordre, voire des assignations, les gens parlaient d'eux-mêmes en disant « les gens », persuadés que cela leur suffisait pour se reconnaître.

À un autre moment, la date a été rapportée à la fondation de l'Appareil et, plus avant, à celle de la Juste Fraternité, la congrégation des quarante dignitaires choisis parmi les croyants les plus sûrs par Abi en personne, après que lui-même avait été élu par Dieu pour l'assister dans la tâche colossale de gouverner le peuple des croyants et de l'amener en entier dans l'autre vie, où chacun se verra questionné par l'Ange de justice sur ses œuvres. On leur disait que dans cette lumière l'ombre ne cachait rien, elle était un révélateur. C'est au cours de ces cataclysmes qui se succédèrent en réplique l'un de l'autre qu'à Dieu on donna un nom nouveau, Yölah. Les temps avaient changé, selon la Promesse primordiale, un autre monde était né, dans une terre purifiée, consacrée à la vérité, sous le regard de Dieu et d'Abi, il fallait tout renommer, tout réécrire, de sorte que la vie nouvelle ne soit d'aucune manière entachée par l'Histoire passée désormais caduque, effacée comme n'ayant jamais existé. À Abi, la Juste Fraternité donna le titre humble mais tellement explicite de Délégué et elle conçut pour lui une salutation sobre et émouvante, on disait « Abi le Délégué, le salut sur lui » et on s'embrassait le dos de la main gauche.

Tant de récits ont circulé avant que tout s'éteigne et rentre dans l'ordre. L'Histoire a été réécrite et scellée de la main d'Abi. Ce qui de l'ancien temps avait pu s'accrocher au fond des mémoires expurgées, des lambeaux, de la fumée, alimentait de vagues délires chez les vieux atteints de démence. Pour les générations de la Nouvelle Ère, les dates, le calendrier, l'Histoire n'avaient pas d'importance, pas plus que l'empreinte du vent dans le ciel, le présent est éternel, aujourd'hui est toujours là, le temps en entier tient dans la main de Yölah, il sait les choses, il décide de leur signification et instruit qui il veut.

Quoi qu'il en soit, 2084 était une date fondatrice pour le pays même si nul ne savait à quoi elle correspondait.

L'affaire était ainsi, simple et compliquée, sans être absurde. Les candidats au pèlerinage s'inscrivaient sur une liste pour tel lieu saint, choisi à leur place par l'Appareil, et attendaient d'être appelés à rejoindre une caravane en partance. L'attente durait une année ou toute la vie, sans rémission, auquel cas l'aîné du défunt héritait du certificat d'inscription, mais pas le second et jamais les sœurs : la sainteté ne se divise pas et ne change pas de sexe. Il s'ensuivait une fête grandiose. L'ascèse continuait par le fils, l'honneur de la famille en était renforcé. Ils étaient des millions et des millions à travers le pays, issus de toutes ses soixante provinces, de tous âges et conditions, à compter les jours qui les séparaient du grand départ, le Jobé, le Jour Béni. Dans certaines régions s'était installée la coutume de se rassembler en foules immenses, une fois l'an, et de se flageller abondamment au fouet à clous, dans la joie et le chahut, pour dire que la souffrance n'était rien rapportée

au bonheur d'espérer le Jobé; dans d'autres régions, on se réunissait en jamborees fameux, on se mettait en cercle, en tailleur, genoux contre genoux, et on écoutait les vieux candidats, arrivés au bout de l'épuisement mais pas de l'espoir, raconter leur long et bienheureux calvaire, appelé l'Expectation. Chaque phrase était ponctuée d'un encouragement du répétiteur armé d'un puissant porte-voix : « Yölah est juste », « Yölah est patient », « Yölah est grand », « Abi te soutient », « Abi est avec toi », etc., repris par dix mille gosiers étreints par l'émotion. Puis on priaït au coude à coude, on psalmodiait à tue-tête, on chantait des odes écrites de la main d'Abi, et on recommençait jusqu'à l'épuisement. Et arrivait l'instant fort, on égorgeait des moutons et des bœufs gras par troupeaux. Les équarrisseurs les plus adroits de la région étaient requis, il s'agissait d'un sacrifice, il a ses difficultés, égorger n'est pas tuer, mais exalter. Il fallait ensuite rôtir toute cette viande. Les flambées se voyaient de loin, l'air se chargeait de gras et la bonne odeur de viande braisée allait titiller tout ce qui dans un rayon de dix *chabirs* portait nez, groin, museau ou bec. C'était un peu l'orgie, interminable et vulgaire. Les mendiants qui accouraient en nuées électriques, attirés par le fumet, ne résistaient pas à l'abondance de chair ruisselant de bon jus, une ivresse extrême s'emparait d'eux qui les conduisait à des comportements éloignés de la religion, mais après tout leur voracité était bienvenue sinon que faire de tant de viande sanctifiée ? La jeter était un sacrilège.

La passion pour le pèlerinage était entretenue par des campagnes incessantes, mêlant réclames, prêches, foires, concours et manipulations diverses, diligentées par le très puissant ministère des Sacrifices et Pèlerinages. C'était une